

LES SURVIVANTS

5h50' indique l'horloge de mon smartphone Asus, lorsque j'ouvre un œil en ce 14 avril 2019, et le jour **dehors** se pavane déjà. Mille putois puants ! 5h50 ? J'ai pourtant pris soin de régler l'alarme sur 4h30' avant de m'abandonner aux bras de la Morphée, recru de fatigue. Pas entendu sonner alors, enfoncé dans un lourd et profond sommeil. À ce point là ? Bigre ! L'avion pour Conakry décolle à 7h15' et je suis encore à Bonabéri. Soit **pas mal** loin de l'aéroport. Est-ce que ça va le faire ? Ablutions à la vitesse de la panique qui m'envahit. De quoi aurais-je l'air demain auprès de mes amis si jamais je loupais ce vol ? La précipitation brouillant ma mémoire à court terme, je ne me souviens **plus du tout** où j'ai planqué la veille les 30 000 francs retirés **au crépuscule** de **ma tirelire** Orange Money. En cash, j'ai du coup juste de quoi rallier le rond-point à Deido et sur cette moto qui m'emmène par le nouveau pont enjambant le Wouri, je marmonne in petto une incantation pour avoir ensuite la chance de tomber sur un taximan titulaire aussi d'une **tirelire** Orange Money et qui accepte d'être réglé *phone to phone*.

Pas d'bol. Le pater que j'affrète est lui abonné chez le concurrent jaune MTN. L'incantation n'a pas fonctionné. Comment vais-je donc me tirer de cette ornière matinale ? Tout est encore fermé sur l'itinéraire. Où donc ai-je bien pu fourrer ces 30 kolos¹ ? Avant de sortir pour me dégourdir les jambes vers 23 heures, je m'en suis délesté par précaution. « *On se sait jamais là dehors* » a susurré une petite voix intérieure sur le pas de la porte, « *les mauvaises rencontres ça n'arrive pas qu'aux autres...* » et voilà maintenant que ce feeling paranoïaque me plonge dans un putain d'embaras extrême, ne les ayant pas remis après la déambulation dans mon portefeuille. Rendus à l'aéroport, je ne vais quand même pas demander à la cantonade qui disposant d'un compte Orange Money aurait 5000 francs, ni non plus aller penaud en prospection d'une personne à une autre. La probabilité d'y tomber sur une connaissance est proche de zéro.

Lorsque les incantations ne fonctionnent pas, il reste toujours en dernier ressort la bonne étoile qui s'en mêle. Non seulement l'enregistrement du vol pour Conakry est toujours en cours, suis dans les temps, mais un bagagiste m'indique parmi les enseignes des boutiques dans le hall clairsemé, une dédiée au service Orange Money. La porte est entrouverte. Je me faufile dans un bric-à-brac. Le flegmatique maguida² affalé dans son fauteuil, avec les jambes croisées sur la table, me tire une grosse épine du pied et je lui suis même redevable de 100 francs. Ouf ! La pression peut retomber et moi retrouver mes esprits. J'en reviens pas encore de n'avoir point entendu l'alarme sonner, tantôt à 4h30'. Étais-je donc à une telle extrémité vanné ? Refuseur au long cours ça demande des réserves en endurance pour garder le cap sans vaciller. Où va-t-on les chercher ? Dans quelle soute au-dedans de soi ? Chaque brûlante saison sèche qui passe aligne aussi des motifs de dire pouce auxquels la persévérance dans l'oscillation de l'être ne succombe pourtant pas. C'est la première fois que je vais en Guinée de Sékou Touré, le téméraire leader qui envoya paître le général de Gaulle et son projet impérial d'Union Française en Septembre 1958, avec la victoire du Non au référendum. Une autre grande figure historique m'attend là-bas, au Silyland...

Circassiens en vue

La conversation transfrontières que j'ai entamée avec François Duconseille depuis que nous avons pris langue et nous sommes liés d'amitié à la faveur de ma première participation aux Scénographies Urbaines à Ouakam **en 2012/2013**, se poursuit et se développe dans diverses directions. Entre croisements et dépliages, le long de cet axe de l'Histoire qui part des caravelles portugaises, elle batifole au gré des rencontres et des séparations dans le dernier demi-millénaire, en prenant des chemins de traverse et se perchait si nécessaire au cours de la flânerie sur des sommets d'où la vue

¹ Kolo est une unité de compte populaire valant 1000 francs cfa

² Sobriquet familier par lequel les Camerounais désignent leurs compatriotes du Nord

est panoramique et imprenable sur la désolation de notre monde battant pavillon faustien. Fouiner dans les abysses pour y dénicher de la beauté improbable ne l'effraie guère non plus, tant que ça construit une passerelle solide sur laquelle cette connivence consistante peut aller et venir sans souci atmosphérique, sans craindre de la voir emporter par une tornade.

Depuis qu'il m'a annoncé un atelier de création avec des circassiens au menu de cette résidence, mes neurones frétilent d'impatience. Y'a une éternité certes que je n'ai plus été au cirque. Il n'empêche. La perspective de frayer deux semaines tous les jours avec des as de la dextérité, de l'habileté et de la haute voltige, m'enthousiasme d'avance. J'entrevois des échanges mutuellement enrichissants. Ce d'autant que cette Guinée fut une terre d'asile pour les dirigeants et moult militants upécistes en exil, hostiles à la houlette despotique d'Ahmadou Ahidjo³. Comment donc ne pas me souvenir de ma poupine camarade guinéenne en fac à Tolbiac dans les années 70, Mariama Barry et de son boitant frère Thierno, de la voluptueuse Safia Baldé toute en courbes affolantes chez qui j'ai savouré mon premier thieb, un dimanche mémorable de convivialité, en ménage avec un Pape aussi Sénégalais que taiseux ?

Cette remémoration charriant des images précieuses de mon séjour d'étudiant en France naguère me tiendra compagnie durant les sept interminables heures de translation vers l'Afrique de l'Ouest. Elle est entrecoupée d'incursions régulières dans l'épais pavé de six cents pages que j'ai extrait de ma bibliothèque en guise de viatique et détaillant par le menu le temps de cruauté que fut la deuxième saison de l'esclavage aux États-Unis sous l'égide cinglante de la *whipping machine*, à partir de 1830 et creuset/rampe de lancement du capitalisme américain⁴. Comment se fait-il que le fieffé Karl Marx ait escamoté la contribution cruciale pourtant de cette main d'œuvre servile dans la saga du profit, alors même que la ville où il mène les observations sagaces constituant la matière du *Capital*, Manchester, est à l'instar de Liverpool le hub anglais du coton en provenance de l'épicentre du Nouveau Monde ? Ses aficionados nous doivent bien une explication...

Déconvenue

Porteur du Festival *L'Univers des Mots*, le nom du quartier de Conakry où le Studio Kirah a ses locaux alors est tout un programme : Minière. De quoi rappeler aux oublieux que la Guinée tire l'essentiel de son PIB de l'exploitation du sous-sol et principalement de l'exportation de la bauxite, deuxième producteur mondial du minerai source de l'aluminium. Une équipe tant mixte que jeune me fait bon accueil et je crèche à proximité, juste un peu plus loin qu'à un jet de pierre, au bout de la rue. Tout va très bien, madame la Marquise. Comédien exerçant également une fonction administrative, Moïse Bangoura prend rendez-vous avec les circassiens pour le lendemain matin à 10 heures. Nous avons quinze jours pour faire connaissance et fourbir ensemble un concept de spectacle pour le festival qui se tiendra en Novembre. Quoi de plus alléchant ? Cette nuit-là, dans cette chambre climatisée d'une résidence meublée, je m'endors du sommeil d'un juste qui aurait pu rater son avion. Non sans avoir fait du tourisme en allant d'un film de série B à un autre dans le bouquet proposé. Une télé trône sur la table et cette divagation télécommandée a le don de me détendre, d'autant que la weed trois étoiles tient la route.

C'est le cœur léger, en mode voile dans le vent par jour de grand soleil sur la mer, que je me pointe au Studio Kirah. De quoi cette rencontre entre deux univers aux antipodes l'un de l'autre accouchera, nul ne saurait le prédire, sauf charlatanisme gravement avancé. La gageure est ouverte à toutes les audaces fécondantes, son résultat proprement indécidable *per se* et en cela réside l'intérêt majeur de cette expérience singulière conduite sur la paillasse de la sensibilité partagée. Avec Tim Ingold

³ Le premier président du Cameroun de 1960 à 1982

⁴ *The half has never been told, Slavery and the Making of American Capitalism*, Edward E. Baptist, Basic Books, 2014

récusant le modèle hylémorphique qui suppose d'avoir au préalable une idée précise en tête, il s'agit de penser le faire non pas en termes de projet, mais en termes de croissance⁵. Pour viser des objets matériels, son propos qui renverse la *doxa* ne s'en applique pas moins à un objet aussi immatériel qu'un spectacle, voire même encore plus, tant il y va de fluidité.

S'agissant de circassiens, ce n'est rien dire que mes anticipations iridescentes tombent de haut après les présentations. Menés par un Karim le baragouinant tant bien que mal, je découvre sous le préau bordant la cour gravillonnée, une escouade de jeunes gens dont aucun ou presque ne parle un traître mot de Français. Je me demande si la déconvenue énorme que je m'efforce de contenir ne se voit pas malgré tout. Suis pas loin de me sentir comme la Perrette de la fable lorsque s'évanouissent les cochons de sa vision d'elle en fermière prospère. Comment ça va se passer alors ? Le handicap est de taille et une sensation désagréable de traquenard me submerge en première instance. Qu'est-ce que le François & Co ne m'ont pas fomenté là ? Dans le même moment, je me dis aussi qu'il ne faudrait pas faire de cette « carence » un os plus gros que ça. Et puis même, à bien y regarder, en est-ce une vraiment que ne pas pouvoir s'exprimer avec la langue du colonisateur ? N'est-ce pas quelque part la suite logique et objective du Non de Septembre 1958 ? Me voici au pied du mur mis par l'esprit du défi et de ça il devra bien sortir quelque chose de plausible. Le vin étant tiré, il convient de le boire, même si âcre s'avère sa saveur.

Atelier mental

Heureusement pour ma pomme et la suite de cette aventure abracadabrante croisant art du corps et philosophie, le manager et plénipotentiaire de cette modeste compagnie d'acrobates, Grand Joe que ses poulains l'appellent, parle le Français couramment et assurera l'interface. Je calibre quand même soigneusement mes mots et les énoncés de telle sorte que la restitution qu'il fait de ce que je dis ne tourne pas au supplice pour sa comprenette. Moïse Bangoura m'a fourni déjà quelques éléments d'information les concernant et il en ressort que comme des myriades de jeunes sur le continent *today*, Whiteland les tente grave. Le contraire m'eut étonné. Eux toutefois caressent l'espoir que l'activité qu'ils pratiquent leur permettra de se rendre aussi un jour là-bas. Sans devoir exposer leur vie aux mille périls certains de cette Route infâme passant par le Sahara, la Lybie et la Méditerranée. Des mineurs isolés et disséminés parmi les milliers d'Arrivant(e)s africain(e)s qui piétinent dans une zone grise en France, la Guinée fournit le plus gros contingent. Ce record scabreux n'est pas vraiment l'indice d'un pays où l'espoir rayonne à tous les carrefours. Lorsqu'autant d'adolescents décampent, c'est le signe que quelque chose ne tourne pas rond du tout à l'endroit où ils sont venus au monde. Clairement.

Ayant été annoncé comme l'encadreur avec lequel va se dérouler l'atelier de création, je redoute qu'à ce titre symbolique s'installe une relation verticale entre nous et qu'ils attendent un miracle de moi en émissaire d'une hypothétique Providence dont la rescousse les extirperait de leur visqueuse mouise. De leurs regards braqués sur moi s'échappe cette supplique. Mes partenaires dans le crime en gésine au studio Kirah sont des Débrouillards qui n'ont de toute évidence pas le recul cognitif ad-hoc pour considérer leur situation avec des lunettes politiques. Dans une société aussi hiérarchisée que la leur par le couplage de la religion musulmane avec les traditions du cru, je me doute que faire profil bas en présence d'un adulte est la règle canonique. Prisonniers du regard dépréciatif portés sur eux par les autres, ils ne savent pas faire autrement qu'avoir et afficher ces mines de cabot souvent rudoyé par un grincheux maître.

Ce premier contact avec les Tangbata tournera en atelier mental. Objectif : remblayer avec eux le marécage ontologique afin qu'ils puissent se tenir debout désormais sans appréhension, pendant au moins le court moment de ce compagnonnage en résidence de création, munis d'une perception d'eux plus positive et stimulante, carrément roborative. On les appelle *fouyanté*, autrement dit des

⁵ Faire. Anthropologie, art et architecture, Éditions Dehors, 2018

vauriens ? Qu'à cela ne tienne. Pour avoir, leur expliqué-je en long, en large et en travers via Grand Joe, échappé au paludisme endémique qui emporte tellement d'enfants avant 5 ans en Afrique, ainsi qu'à tant d'autres maladies chroniques induites par la pauvreté, pour être passé au travers de ces afflictions de la post-indépendance subsaharienne, véritable filtre létal à l'échelle 1:1, ils sont d'abord et avant tout des Survivants.

La simulation d'une scène ordinaire de rue que nous menons à la Blue Zone, après exhibition de leurs compétences acrobatiques et où les « circassiens » montrent de quoi leur créativité affranchie est capable en incarnant des figures du théâtre local des apparences, vise à défaire l'emprise du regard dévalorisant des autres qui les claustrer dans une identité sociologique/mondaine fixe, peu différente *in fine* d'une cellule carcérale. Je tente de repousser avec leur concours le plus loin possible déjà des murs invisibles et contraignants, à défaut de les faire tomber car c'est là une autre paire de manches. Si cette première parvient à cela, alors la deuxième manche demeure envisageable. Lorsqu'on se quitte mutuellement ravis du travail accompli en si peu de temps dans la bonne direction, je leur laisse en guise de *reminder* ce court mantra d'auto-persuasion à se réciter in petto tous les jours, dès le saut du lit et jusqu'au soir, inlassablement : JE SUIS UN SURVIVANT. S'y appliqueront-ils ? Va savoir. Mais les sourires illuminant leurs visages attestent que quelque chose s'est produit et ça me rassure. Même si je ne sais toujours pas ce que nous allons faire de cet acquis. J'ai devant moi encore six mois pour figoler un propos que les Tangbata pourront s'approprier et interpréter.

Une panthère noire à Conakry

Il était né Stokely Carmichael et fut dans les tumultueuses années 60, une lumineuse figure de proue **du mouvement** des Black Panthers. On lui doit d'avoir débusqué et conceptualisé le racisme institutionnel, entre autres mérites. Délaissant pour de bon en 1969 les USA embourbés dans la guerre au Vietnam et le mouvement durement réprimé **par l'ordre blanc** s'enlisant irrésistiblement, l'homme débarque avec armes et bagages à Conakry. Plus **sûrement** quelques illusions fluorescentes en bandoulière sur l'Afrique, terre mère et chère au cœur des Afro-Américains hantés par le Passage du Milieu. Il y oeuvrera alors un temps comme conseiller de Sékou Touré et fera route en époux avec la Myriam Makeba, jusqu'à ce que le couple divorce. Assumant de bout en bout cette transplantation inverse sur le mode retour à la case départ, il change d'identité et prend alors pour nom Kwamé Touré. Comme ça au moins **ce sera un message** clair pour tout le monde dans le landerneau que la boucle est définitivement bouclée.

L'ex-Wanted ne se paye point de mots sur la reconnexion avec l'Afrique depuis la citadelle de la Zone des Commodités. La panthère noire qui donna du fil à retordre au FBI dans sa jeunesse militante repose à Conakry **depuis le 15 novembre 1998**. Qui se souvient encore de lui et de son cheminement radical, croisant l'action et la pensée ? Comment se fait-il que sa mémoire ne soit pas honorée, ou si elle l'est, dans un petit coin et sans éclat, alors que voilà une belle stature de référence pour édifier la jeunesse sous nos cieux **d'Afrique plombés par des ectoplasmes sans épaisseur** ? C'est l'autre figure historique qui m'attendait **donc** à Conakry, un astre **qui scintilla naguère** dans le ciel de notre adolescence **bercée par James Brown à Douala**, au bord du Wouri, *Say it loud, I'm black and I'm proud* !

Kwamé Touré *is in my mind* donc lorsque je débarque au studio Kirah pour la deuxième manche en Novembre. Dans la vidéo de 30' requise par le staff de l'organisation pour les besoins de publicité du Festival, j'ai annoncé un poème. De la forme et du contenu je n'avais alors pas encore une idée très précise, alors que l'échéance se rapprochait pourtant à grand pas. Mais un schéma organisateur de la pensée cosmique en Afrique, et sous d'autres cieux sur la planète, va me souffler une idée de dispositif : les quatre points cardinaux. Leur cercle délimite en effet une sorte de lice à l'intérieur de laquelle se joue notre existence. En le rabattant sur l'Histoire et le plan socio-politico-économique, quels sont les pôles initialisant le champ dans lequel se déroule le quotidien des myriades altricielles en Afrique ?

Le cosmos du fiasco

Sur un axe de l'arbitraire, le Pouvoir absolu et son émanation la froide Bureaucratie se font ainsi face, tandis que sur l'axe perpendiculaire, ce sont deux aspects saillants de la dissipation chronique et de l'intempérance généralisée qui vrille la société d'une aube à l'autre, le Stupre et l'Ébriété. Moultes situations contemporaines peuvent se lire alors comme une combinaison à des degrés divers de ces instances participant à la subjugation des consciences et à l'asservissement, sur fond de stérilisation de la sensibilité et de neutralisation de la lucidité. Ce dispositif cruciforme et compréhensif configure donc à sa manière le cosmos du fiasco subsaharien. Qui ne l'a pas sous les yeux ou n'en jamais fait les frais, un jour ou l'autre de malheur ? Il faut pour cela se trouver en permanence du bon côté de la barrière et pouvoir faire jouer un sauf-conduit efficace au cas où la sérénité viendrait à s'ennuyer subitement.

Les « circassiens » adhèrent d'emblée à cette proposition qui leur parle sans fioritures, directement. Si le spectacle vivant use beaucoup de la parole au théâtre, les ressources du cinéma muet ne lui sont cependant pas étrangères et la simulation d'une scène de rue ordinaire lors de la première manche en Avril m'a montré que les Tangbata en ont sous le capot. Je leur fais absolument confiance pour produire grâce à leur expérience des gestes éloquents sans proférer le moindre mot. Paradoxe pour un festival intitulé *L'univers des mots* ? En apparence seulement. Ce poème prenant dorénavant et peu à peu forme, comprendra bel et bien une partie mots dont je me charge. Ce sera un éloge tressé à Kwame Touré, après un prologue panoramique brossant le tableau de la désolation qui accable le continent depuis belle lurette.

La portion de bande sableuse située sous la Minière est un exemple choquant et hallucinant de cette entropie. **Exutoire** du ruissellement, elle est tapissée de déchets hétéroclites qui vont du plastique au textile en passant par une kyrielle de rebuts non-biodégradables, que les eaux de pluie entraînent dans leur déferlement torrentueux par les rues et viennent déposer là, à la merci du balancement tidal. Le regard du flâneur s'y heurte à une surface immonde, bigarrée et noirâtre. Le tableau est digne de la verve sombre d'Antonin Artaud ou d'un Lautréamont. Comment donc une plage en arrive à ce stade de vertigineuse dégradation **au vu et au su** des pouvoirs publics, sans que rien ne soit **manifestement** entrepris pour la sauver de cette indignité ?

Y'a de quoi donner la chair de poule aux âmes sensibles. Même la jeune passionaria écologiste Greta Thurnberg **qui doit en avoir vu d'autres** défailirait sur le champ devant cette calamité biblique. Où est donc **et que fait** l'État guinéen ? Il n'aurait pas les yeux en face des trous **ou quoi** ? Quelles lourdes cloches faudrait-il **leur sonner dans** les oreilles aux autorités concernées ? **Se seraient-elles donc résignées à cette déchéance** ? La négligence, au sens renforcé que Michel Serres lui confère dans *Le Contrat naturel*, fait des siennes **sans recul**, là. Sous les paillottes installées pour le farniente en retrait avec vue imprenable sur cette abomination, la bière locale dénommée Guiluxe(*sic* !) coule sans façon **et ça conte fleurette avec autant de désinvolture que si les tourtereaux se trouvaient en face du plus beau paysage concevable sur Terre. On peut compter sur Eric Androa Mindre Kolo pour s'emparer de cette incurie et concocter une performance cinglante.**

Amplifications poétiques

Moyennant de surcroît un personnage incarnant le diplômé qui arpente le champ avec une brassée de bouquins, déclassé par l'esprit de l'époque et en mal de reconnaissance sociale dans une société corrompue, le poème existe donc maintenant sous la forme de ce dispositif cruciforme tenant un certain propos et ravivant la mémoire d'un authentique preux. Mais montre en main, ça ne fait pas encore dans la durée un spectacle *as such*. C'est encore un gringalet vacillant sur de frêles guibolles et qu'une saute de vent un peu forte jetterait facile à terre. Il faut le muscler sans pour autant que ça tourne au bodybuilding. Partie prenante au Festival, la HEAR est venue en force, emmenée par les inséparables François et Jean Christophe. Ils me l'avaient promis : un tandem mixte m'est assigné

pour concevoir la scénographie, Gabriella et Anton. Novices en Afrique, ils vont s'avérer de précieux artisans d'amplification poétique.

Investissant totalement l'esprit du propos et sa lettre, leur ingéniosité va se glisser dans les jointures et les métaphores de mon cosmos du fiasco. Mêlant espièglerie et dérision, cette intervention dilate les gestes et les actions avec une justesse époustouflante. Ainsi de la mise place des chaises au début du spectacle : elle donne lieu à une swingante chorégraphie avec pour bande sonore *Pata Pata by Myriam Makeba*. Ou de ce trône du Fantoche constitué par un empilement absolument flippant de chaises multicolores en plastique. Forcer le trait et pousser le curseur vers le grotesque ne leur fit pas vraiment peur, du moment que cette exagération n'étant point tirée par les cheveux apportait à cet objet une valence poétique. Zéro gonflette et la méthodique Gabriella écoperà même d'une médaille d'infortune en se brûlant le mollet au tuyau d'échappement d'une mototaxi, à vaquer aux emplettes. Ils en arrivent ainsi à insérer ici et là des instants de pur déploiement du talent des circassiens dans des figures qui leur valent ovation lors de la première représentation donnée en plein air, dans un décor très Sony Labou Tansi, sur un poussiéreux terrain vague cerné par des tavernes et des engins de travaux publics.

Le soir enfin de la première, alors que l'espace de la représentation se mettait peu à peu en place, est arrivé avec son élégant portique tout en fluidité rouge, le groupe des architectes de Vienne mené par Baerbel Mueller. Il s'est adjoint sans déparer le moins du monde au dispositif comme entrée des artistes et cet objet insolite lui apporta même une touche supplémentaire de poésie. Il est des coproductions comme ça, insignes et uniques. Irréplifiables. Nous ne nous étions guère concertés au préalable. Une résonance en haute fréquence s'est juste produite à Conakry.